

Recherches sociographiques



Laurier L. LAPIERRE, 1759, *La bataille du Canada*

Yvon Desloges

Volume 34, numéro 3, 1993

Montréal Laboratoire d'urbanité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056813ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056813ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desloges, Y. (1993). Compte rendu de [Laurier L. LAPIERRE, 1759, *La bataille du Canada*]. *Recherches sociographiques*, 34(3), 540–541.
<https://doi.org/10.7202/056813ar>

Laurier L. LAPIERRE, *1759 La bataille du Canada*, Montréal, Éditions Le Jour, 1992, 298 p.
(Traduction française de *1759 The Battle for Canada*.)

Laurier Lapierre, historien de formation, mais probablement mieux connu, du moins au Canada anglais, comme journaliste, nous « raconte » dans ce livre l'histoire de la conquête de Québec en 1759. Écrivant pour un large public, il a peut-être choisi la voie la plus difficile pour un historien, celle du roman ou du tableau historique où l'auteur cherche à traduire le fait historique en gestes quotidiens.

Il se dégage cependant de cette œuvre une impression de déjà vu non seulement par rapport à une certaine orientation politique mais aussi quant aux valeurs énoncées. Il est vrai qu'il s'agit d'une publication à large diffusion mais cela ne doit pas cautionner une bibliographie édulcorée. En fait, Lapierre renoue avec une discipline qu'il avait délaissée et il a négligé de se mettre à jour. Certes n'y a-t-il pas eu trop de publications récentes sur le sujet qui le passionne. Là n'est pas la question. Ce sont tous les autres domaines dans lesquels nos connaissances ont évolué et pour lesquels Lapierre n'a pas su suivre le courant. Ainsi aucune des études apparaissant en bibliographie n'est postérieure à 1975. Et pourtant depuis 15 ans, l'historiographie néo-française a considérablement été enrichie.

Dans cet esprit, il faut souligner ses commentaires au sujet de l'intendant Bigot, « cet escroc » qui détourne l'économie à son profit (p. 41, 77 et 108) ou encore cette allusion à la famille nombreuse du fait qu'un des personnages ait procréé à 32 reprises (p. 44) ou cette autre à la situation économique et matérielle des Québécois (p. 78-79).

La remarque concernant Bigot fait écho à l'étude de Pierre-Georges Roy brossée il y a 40 ans. De ce fait, Lapierre ignore la récente biographie de Bigot parue dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, laquelle campe l'intendant dans son juste contexte, non pas qu'il ait été sans reproche, mais plutôt de son temps; certes l'intendant a-t-il accumulé une imposante fortune, encore faut-il préciser qu'elle découle en bonne partie de la très forte inflation des dernières années de guerre.

Quant à la question démographique, il y a lieu de s'interroger sur l'à-propos de mettre en exergue la propension proverbiale des Canadiens (néo-français) à se reproduire (les temps ont bien changé); à tout le moins faut-il s'abstenir de véhiculer ce mythe du faiseur d'enfants en milieu urbain. Si les résidents de Québec procréent (personne ne peut le contester), par contre les femmes de la capitale accouchent moins souvent que celles de la campagne environnante et qui plus est, deux enfants sur trois ne fêteront jamais leur 15^e anniversaire au cours du XVIII^e siècle. Triste réalité mais combien présente...

Enfin, pour ce qui est de la situation matérielle des résidents de la capitale au XVIII^e siècle, il y aurait lieu de nuancer encore une fois tout le discours et les préjugés véhiculés. Si personne ne peut nier la disparition des chapeliers néo-français par suite des pressions de la part des Parisiens, en contrepartie personne ne peut prétendre qu'une industrie textile au Canada aurait pu concurrencer les produits d'importation française: nouveaux motifs, nouveaux tissus, bas prix et surtout accessibilité sont autant de facteurs à considérer avant de porter jugement. D'autre part, la première moitié du XVIII^e siècle se caractérise autant en France qu'au Canada et même en Angleterre par une dépréciation économique; partout la récession (peut-être serait-il préférable d'utiliser le terme dépression comme l'ont fait certains historiens anglais?) fait des ravages. Si les citadins vivent dans la pauvreté, comment expliquer que les ruraux vivent dans l'indépendance financière (p. 78-79)?

Il est vrai que le récit ne porte pas sur l'évolution coloniale de la première moitié du XVIII^e siècle mais plutôt sur les derniers jours de l'administration française à Québec. En se concentrant sur les 85 derniers jours de siège et de combat, Lapierre cherche à réactualiser et à adapter pour le grand public les deux études de base de FRÉGAULT, *La guerre de la Conquête*, et de STACEY, *Quebec, 1759*, la première parue en 1955, la seconde en 1959.

S'il étale bien les diverses maladresses des Français et en particulier celles de Montcalm, en revanche, il dépeint un Wolfe hésitant et peu sûr de ses moyens. En somme, deux êtres tourmentés auraient changé le destin de tout un peuple. Car, en définitive, c'est bien de politique qu'il est question dans ce livre.

Si, d'une part, Lapierre veut réhabiliter les efforts de guerre fournis par les Canadiens en cette journée du 13 septembre 1759 (p. 265), par contre il avance tout de go que leur — faut-il dire notre ? — survie dépend des Anglais (p. 297). Ce faisant, il reprend un vieux débat qui a fait rage voici quelques décennies dans notre historiographie mais demeuré lettre morte depuis, faute de protagonistes. Dans cette perspective, il néglige le rôle de ceux qu'il tenait à réhabiliter, les Canadiens (faudrait-il dire les Néo-Français?...).

Selon Lapierre, l'histoire ne sert qu'à justifier les choix politiques des Canadiens (p. 14); malgré sa bonne volonté de vouloir changer cette façon de concevoir l'histoire, Lapierre pose un geste politique. Il justifie ses propres choix... S'il déplore que l'histoire canadienne n'ait pas ses héros nationaux et que chacune des communautés linguistiques garde jalousement ses principaux personnages historiques, Lapierre ne peut que s'avouer impuissant puisque lui-même a accepté la reproduction du tableau de la mort de Wolfe sur la jaquette de la version anglaise de son livre alors que la jaquette de la version française nous offre le tableau de celle de... Montcalm! Marketing oblige sans doute!

Mais par delà cette simple réalité politico-économique, il faudrait s'interroger sur le bien-fondé des héros dans les questions historiques. La « nouvelle histoire » a moins soif de héros que de connaissances sur la démographie, l'économie, mais aussi la culture matérielle, le geste quotidien, les mentalités... C'est peut-être l'aspect le plus vulnérable de ce récit, celui qui trahit le plus la formation de l'auteur.

L'historien a cédé le pas au communicateur et il s'agit là de sa plus grande contribution. son récit enjoué, dynamique, est ponctué de mises en scène dans lesquelles l'auteur fait un brin de causette avec l'un de ses personnages. Le style alerte s'accompagne à l'occasion de questions dures, de commentaires virulents; quelques fois, l'historien y va de remarques personnelles, d'interprétations. Soulignons, au passage, la qualité de la traduction. Bref, Lapierre sait rendre l'histoire vivante. C'est l'une des qualités fondamentales de ce livre.

Yvon DESLOGES

*Service canadien des parcs,
Québec.*
